

écrit-il dès son arrivée... Les environs sont délicieux. Au midi s'élève le tête du mont Cimino, au nord la ville de Montefiascone sur la colline, à l'orient les Apennins, à l'occident les hauteurs abaissées qui descendent jusqu'à la mer... Entre cet encadrement s'étend une riche vallée dont les riantes plantations reçoivent un nouveau prix des belles forêts qui couvrent la pente du Cimino. C'est un vrai paradis, nous y voilà pour un an.... »

C'est là qu'il se retirait au mois d'avril 1839, pour en sortir moine mendiant et *prêcheur*. Bien des éléments entraient peut-être dans cette résolution. Le premier était le mobile religieux, la pensée de constituer un organe permanent de prédication. Il y avait aussi le sentiment des difficultés qui avaient assailli le jeune prêtre, l'idée hardie de montrer le froc blanc à la France nouvelle réconciliée avec les ordres monastiques. Ce n'est pas la paix du cloître qu'allait chercher Lacordaire; c'était une carrière nouvelle qu'il s'ouvrait et qui répondait au double instinct de sa nature, le goût du silence et de solitude qui le saisissait par instants, et le besoin de se répandre par l'action spirituelle qui le ramenait sans cesse au combat.

## VIII

Je n'ai nullement le dessein de rechercher ici ce que peuvent être les ordres monastiques sur ce sol tourmenté de la France, où ils ont péri il y a quatre-vingts ans, ni ce qu'ils peuvent avoir d'avenir.

L'ordre de Saint-Dominique jusqu'ici, c'est Lacordaire; c'est de l'initiative du jeune et énergique athlète qu'il est né, c'est par lui qu'il a vécu, par lui aussi que la robe blanche a pu paraître dans toutes les chaires, de même que la compagnie de Jésus s'est résumée tout entière un jour dans cette figure austère et douce du père Ravignan. Les deux émules, je ne veux pas dire les deux rivaux, ont vaincu personnellement par l'autorité du talent et du caractère; il reste le problème des destinées des ordres monastiques. Ce qu'il faut remarquer, c'est que, seul, peut-être, Lacordaire pouvait se permettre cette hardiesse, tenter cette aventure en pleine société contemporaine, parce que seul il pouvait placer la question sur un terrain où elle avait une chance favorable, unique, le terrain de la liberté.

Ce fut la première pensée de Lacordaire de chercher à laver devant le siècle son ancêtre saint Dominique du reproche d'avoir été le fondateur, l'instrument de l'inquisition. C'était un prêtre sans doute, un prêtre faisant une expérience hardie, venant plaider une cause compromise; mais c'était un prêtre qui, sous cette tunique blanche, devenue une grâce originale de plus et comme un piquant contraste, ne déguisait pas son caractère d'homme moderne, et je ne sais s'il y a un spectacle plus curieux véritablement que celui de ce moine rentrant, par un discours sur *la vocation de la nation française*, dans cette carrière où il a pu paisiblement montrer sa robe de dominicain, et où il ne s'est arrêté qu'en 1853.

Un mot a trompé sur Lacordaire, c'est ce mot

d'ultramontain qui a couru toutes les polémiques. Ultramontain, Lacordaire l'était en ce sens qu'il poursuivait le vieux gallicanisme comme une forme usée et tyrannique de l'indépendance civile, comme la mainmise incessante du pouvoir sur la conscience, il ne l'était pas au sens de ceux qui ne font que déplacer l'absolutisme et qui dépouillent le caractère du citoyen pour ne dépendre que de l'omnipotence de Rome. A ses yeux, la liberté était la forme moderne, légitime, de l'indépendance civile, le gallicanisme nouveau et vivant. « Le gallicanisme ancien, écrit-il à M. de Montalembert, est une vieillerie qui n'a plus que le souffle et à peine ; mais le gallicanisme instinctif, qui consiste à redouter un pouvoir qu'on lui présente sans limites et s'étendant par tout l'univers sur deux cent millions d'individus, est un gallicanisme très-vivant et très-redoutable, parce qu'il est fondé sur un instinct naturel et même chrétien... » Il y a des gens qui aiment encore mieux l'autre gallicanisme, royal et administratif, avec lequel il y a des accommodements.

Ainsi s'est produit à la pleine lumière du siècle, dans la mêlée des mouvements religieux de notre temps, un phénomène curieux. Tandis que de cette crise — qui s'est un instant résumée dans le nom de Lamennais — est sortie toute une école qui, en répudiant ce qu'il y avait de hardi et de rajeunissant dans ces doctrines, n'a accepté que ce qu'il y avait d'absolutisme caché, et a arboré l'idée ultramontaine comme un drapeau de guerre contre la société civile, il s'est formé une autre école qui, en restant

fidèle à l'autorité religieuse, a gardé je ne sais quelle séve généreuse et libérale des premiers jours, dont Lacordaire a été une des plus brillantes, une des plus originales personnifications.

C'est le nœud même de toutes les luttes religieuses contemporaines, et ici surgit une question qui est celle de tous les jours : quel progrès a fait véritablement cette idée de libéralisme catholique que Lacordaire a nourrie dans son âme, qu'il a répandue avec le feu de son éloquence ? De ces deux écoles, qui se sont trouvées, qui se trouvent encore en présence, quelle est celle qui a gagné le plus de terrain ?

Les doctrines absolutistes règnent visiblement ; ce sont elles qui disposent du gouvernement des choses religieuses, qui deviennent provoquantes, qui ne craignent plus de soulever toutes ces polémiques au bout desquelles serait la défaite de l'esprit moderne, de la liberté sous toutes les formes, si elles triomphaient, de telle sorte que Lacordaire et ceux qui ont marché avec lui apparaissent quelquefois comme une décoration brillante à l'abri de laquelle des idées tout opposées ont fait leur chemin. On a laissé au libéralisme catholique le rôle éclatant et populaire ; les hommes de ce camp ont des victoires personnelles de talent, de caractère, ils ont gagné dans l'opinion, et pendant ce temps l'absolutisme religieux poursuit sa marche, s'avance et menace ceux-là mêmes dont la popularité a fait sa fortune nouvelle. M. de Montalembert a été suspect, tout près d'être condamné, et Lacordaire l'eût été depuis longtemps, si l'on eût osé.

Voilà où l'on en vient, et les libéraux catholiques se sont trouvés conduits à une alternative singulière : ils n'ont que le choix d'être inconséquents comme catholiques, de se réhabiliter par l'apostasie en proclamant le pouvoir comme en Russie après avoir demandé la liberté comme en Belgique, ou de se débattre dans une orthodoxie suspecte, d'avouer devant l'opinion qu'ils ont promis ce qu'ils ne pouvaient tenir ou de paraître en rébellion devant Rome, d'être honnêtement et sincèrement impuissants ou d'accepter la liberté avec ses périls. Lacordaire avait l'anxiété de cette situation, qu'il dominait par son caractère encore plus que par son esprit, et il avait pour ces étranges sauveurs de la religion et de la société de vigoureuses indignations qu'on lui rendait en acrimonies, en défiances sournoisement propagées à Rome et en France. Il avait une extrême pitié de « cette grande misère morale ; » il ne voulait plus même donner à des hommes qui font le mal au nom de Dieu la banale qualification de *mon cher ami*, sous prétexte qu'on les connaît depuis longtemps et qu'ils communient d'ailleurs tous les huit jours. » Il ne haïssait pas, il se séparait et ne connaissait plus.

Cette apostasie — c'était son expression — d'hommes qui avaient tant demandé la liberté autrefois et qui, se démasquant plus tard, ne rêvaient plus qu'absolutisme au profit de leurs idées et de leurs instincts, cette apostasie, outre qu'elle révoltait sa droiture, lui semblait une véritable trahison des intérêts de la foi, et ce n'est pas sans une juste fierté

qu'il pouvait écrire à M. de Montalembert : « Nous n'avons pas été de ceux qui, après avoir demandé la liberté pour tous, la liberté civile, politique et religieuse, ont arboré le drapeau de l'inquisition de Philippe II, renié sans pudeur tout ce qu'ils ont écrit, outragé leurs anciens compagnons d'armes à cause de leur constance et de leur fidélité, déshonoré l'Église, salué César d'une acclamation qui eût excité le mépris de Tibère, et qui aujourd'hui, malgré la leçon des événements, se drapent encore dans leur chute du mal qu'ils ont fait et de la honte dont ils sont couverts. Séparés d'eux dès le premier jour, nous ne fûmes jamais des leurs. A mon dernier souffle et dans mon tombeau, ce sera là un doux et pur souvenir... »

On lui a payé cela sur son tombeau, et son âme a été accompagnée dans l'éternité d'une oraison funèbre de ses pieux adversaires telle qu'il la souhaitait de son vivant lorsqu'il écrivait : « J'espère bien qu'ils me traîneront sur leur claie avant que je meure. »

## IX

Après avoir partagé une vie à la fois errante et recueillie entre la prédication toujours renaissante et l'organisation de maisons de son ordre, le jour où il s'était senti mal à l'aise pour faire entendre une parole libre, accoutumée aux hardiesses, dans le silence universel, il s'était réfugié dans le Midi, dans cette école de Sorèze qu'il avait restaurée au-

près de la Montagne-Noire, et où il trouvait la retraite animée qu'il cherchait toujours.

Il s'était fait *maitre d'école* comme au temps de l'*Avenir*, mais sans avoir affaire cette fois au commissaire de police. Il aimait toute cette jeunesse accourue de tout le Midi autour de lui, et qui avait l'orgueil d'un tel chef. Je crois même que les mères partageaient cet orgueil. Par une direction douce et ferme, il avait résolu un bien singulier problème, celui d'inspirer l'amour du collège à des écoliers, au point que ceux qui avaient achevé leurs études revenaient quelquefois à Sorèze passer une année de plus. C'est là que l'Académie allait le chercher, et c'est là aussi que la mort venait le surprendre, brisé par un mal qui l'avait envahi depuis deux ans, affaibli par l'austérité, ayant parfois, comme il le disait, « le poignant chagrin des hommes et des choses, » mais non vaincu, et gardant encore dans son regard lumineux et franc comme un dernier reflet de ce grand feu qui l'avait porté à tous les combats de la parole.

La mort emporte beaucoup de l'orateur : il n'y a plus ni le geste ni la flamme. Dans le travail de prédication par lequel Lacordaire a marqué son passage, et où manquent aujourd'hui et la flamme et le geste, on peut remarquer des excès d'imagination, une philosophie insuffisante, des faiblesses de logique et de démonstration, de la subtilité, de l'emphase. Un homme, après tout, vaut mieux qu'une démonstration abstraite, et une âme véritable est une plus belle œuvre qu'une philosophie. Lacordaire a offert dans notre temps ce spectacle

d'un homme vrai, sorti des mains d'une mère pieuse et forte, gardant toujours ce cachet de l'honneur et de la virilité d'une âme où la religion habitait sans y allumer les fanatismes vulgaires, où à côté de la religion la liberté avait trouvé un asile d'où elle n'a jamais été bannie. « Catholique pénitent et libéral impénitent, » c'est le dernier mot par lequel il se résumait lui-même en parlant à des jeunes gens qui étaient allés le voir après sa réception à l'Académie française.

Ce fut un homme chimérique et maladroit, dirent les habiles ; il aurait dû voir que ce qu'on lui demandait, c'était sa popularité pour la restauration des ordres religieux, non ses idées et ses conseils, — que la religion a le droit de se servir de tout, même de la liberté, pour dominer, pour s'imposer, sauf à jeter de côté l'arme qui l'a aidée à vaincre. Ce genre d'habileté, qui n'était pas à l'usage de Lacordaire, n'est peut-être pas de l'habileté autant qu'on le croit, et la carrière même de ce prêtre énergique et sincère en est la vivante démonstration.

Lorsque Lacordaire parut au grand jour des luttes publiques, où en était la religion en France ? Elle avait la veille encore la puissance, les faveurs, la domination par l'alliance avec l'esprit d'absolutisme, et le lendemain les églises étaient saccagées, les croix étaient bannies des places publiques, la robe du prêtre ne pouvait se montrer dans la rue. Quinze ans s'écoulaient ; les églises sont respectées, la robe du prêtre peut paraître partout, et même le froc du moine peut monter dans la chaire. Qu'est-ce

qui a produit ce résultat ? La liberté et rien que la liberté, l'apparence d'une adhésion de l'Église aux principes de la société moderne, le libéralisme décidé et sincère d'hommes tels que Lacordaire. Laissez passer encore quinze ans : le vent a tourné et n'est plus pour la liberté, la réaction triomphe dans les conseils de ceux qui mènent la religion, de ceux qui ont la prétention de la mener ; les libéraux sont bafoués et l'impopularité recommence, les esprits s'aigrissent, les polémiques s'enveniment, les hostilités renaissent.

Voilà donc le résultat de cette grande habileté. Admettez une autre hypothèse, supposez qu'au lieu de suivre la politique qu'elle a suivie, la cour de Rome se fût inspirée un peu plus des pensées que Lacordaire dans sa liberté a plus d'une fois exprimées. D'abord elle ne serait jamais arrivée assurément à un plus grand désastre. Qui peut dire, d'un autre côté, que le saint-siège n'eût point détourné ainsi la crise suprême dans laquelle il se débat, et à laquelle il ne manque que le dénoûment ? Dans le drame des destinées religieuses de notre temps, Lacordaire a été, je l'accorde, peu écouté, il a même été sans doute toujours suspect ; il n'a eu raison que devant l'opinion, il est justifié par les événements, et il reste pour tous en dehors de toutes les contradictions de l'esprit, l'homme qui a réuni avec le plus d'éclat, avec une séduisante et fière originalité, l'honneur du prêtre et le sentiment viril de l'enfant de notre siècle.

## V

LES MÉDITATIONS  
D'UN PRÊTRE LIBÉRAL

---

LE PÈRE GRATRY

## I

Il y a dans l'ordre spirituel de notre temps, — et n'est-ce pas l'histoire de tous les temps ? — il y a deux classes d'esprits qui agitent toutes ces questions religieuses et morales dont le monde, pour son honneur, est toujours tourmenté. Ils croient aux mêmes dogmes, aux mêmes symboles, ils vivent dans la même communion religieuse, et cependant ce sont des esprits de nature singulièrement différente, qui semblent suivre le même chemin sans se rencontrer, sans se connaître, étrangers les uns aux autres par leurs tendances et par leurs interprétations du catholicisme dans ses rapports avec les sociétés contemporaines.

Pour les uns, le catholicisme, c'est l'absolu en tout, c'est l'immuable non-seulement dans le dogme, qui ne varie pas, mais dans tout ce qui passe et se